L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN 16 FEVRIER 1889. 62me Année

Dufour & Donnet,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
SAMEDI, 16 FEVRIER 1889.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

VENTES DE CE JOUR.

Bourse des Encanteurs.

PAR MACON, PAUL & ROBINSON.—Joli cottage-résidence dans le 3me district. Magnifique propriété coin Franklin et Thalie.

PAR W. I. HODGSON.—Du lot de comptes ouverts et réclamations.

PAR LE SHÉRIF—Tous les droits, titres et intérêts dans un lot de biens—meubles et immeubles. Et à son entrepôt, rue Ste Anne, entre Royale et Chartres—Deux machines à coudre "New Home", tables, Stoves, Fers à repasser, etc.

PAR B. ONORATO—Au No 187 rue du Canal. Le contenu d'un magasin de quincaillerie, bail non expiré, comptes courants, un cheval, un buggy, un wagon couvert, un jeu de harnais, etc.

L'évolution économique en Angleterre.

(Correspondance de "l'Abeille.")

L'étude à laquelle nous nous livrons—écrit M. AMÉDÉE MARIEAU, dans la *République Française* du 30 janvier—n'a pas pour objet d'instituer une discussion théorique sur les principes du libre-échange. Ce n'est point ici le lieu et cela ne mènerait à rien. Ce que nous voulons, c'est présenter une exposition de faits; c'est mettre en lumière le travail qui s'est accompli dans les esprits et dans les idées, en Angleterre, depuis l'adoption du système libéral.

Au fond, les Anglais sont logiques. S'ilsont venus à la liberté commerciale, ce n'est point par le seul amour des principes. C'est parce qu'ils ont cru que leurs industries étaient sans rivales et n'avaient rien à craindre; qu'il importait, au contraire, à la prospérité de ces industries qu'on laissât entrer librement, du dehors, les objets que le pays ne produisait point ou produisait en quantité insuffisante. Mais du moment où ils s'aperçoivent que des industries, rivales redoutables des leurs, se sont créées; du moment où ils voient que, si leurs achats à l'étranger demeurent toujours considérables, les achats de l'étranger chez eux se réduisent de jour en jour, il arrive, assez naturellement qu'un grand nombre de commerçants et d'industriels se demandent si l'opération qu'ils ont faite était bonne.

Nous avons vu, par les motions adoptées par un certain nombre de réunions fort importantes, comment il a été répondu à cette question. Mais ce qui donne à ce mouvement toute sa portée, c'est que la chambre de commerce de Manchester y a pleinement adhéré en adoptant, il y a deux mois, à une énorme majorité, la motion suivante, que nous avons déjà publiée dans notre "Revue de la presse économique", mais qu'en raison de son extrême importance il nous paraît utile de mettre de nouveau sous les yeux de nos lecteurs :

"La chambre de commerce de Manchester, y est-il dit, est d'avis que les "marchandises semblables, comme nature et comme espèce, à celles que "nous produisons nous-même, et offertes en vente sur les marchés du Royaume-Uni, soient passibles de taxes équivalentes à celles auxquelles elles seraient proportionnellement assujetties "si elles étaient produites dans le "Royaume-Uni."

Cette fois, ce n'est plus une réunion quelconque d'industriels et de commerçants, comme celles de Londres et de Salford, ce sont les représentants officiels de l'industrie et du commerce de la plus puissante cité manufacturière de la Grande-Bretagne, ce sont les délégués de Manchester même, de cette patrie du libre-échange, de cette ville qui a donné son nom au régime de la liberté commerciale, qui proclament qu'il y a quelque chose à reprendre à ce régime et que l'Angleterre doit entrer, non pas dans la voie de la protection,—on n'ose prononcer ce mot-là dans la patrie de Cobden,—mais dans le système de la compensation. Oui, à Manchester, officiellement, on demande que les marchandises étrangères, dont l'Angleterre produit les similaires, soient frappées de droits compensateurs.

Comme il est facile de l'imaginer, le vote de cette motion a fait grand bruit et produit quelque scandale. Les fouilles libre-échangistes, et en première ligne l'*Economist*, se sont élevées contre ces tendances et ont fort malmené la chambre de commerce de Manchester, spécialement l'auteur de la motion, M. Hibbert.

Celui-ci, piqué au vif, n'a pas fait attendre sa réponse. Cette réponse est claire et topique.

Après avoir raillé les doctrinaires, il s'écrie : "Les partisans du *Fair Trade*, de Manchester, comme ceux du Royaume-Uni,—et leur nom est légion,—préconisent le système d'une *réglementation douanière priri légiée* entre les diverses parties de l'empire britannique."

Et il poursuit en ces termes :

"L'*Economist* sera-t-il surpris d'apprendre qu'en produits et objets fabriqués de nature similaire à ceux que nous pouvons produire ou fabriquer nous-mêmes, nous avons importé, en 1887, une valeur de 164,451,000 livres sterling, contre 102,238,286 en 1870, et ce, malgré la plus-value acquisitive de l'or dans la première que dans la seconde de ces deux années?

"Serait-ce dons poursuivre un but mortellement néfaste que de chercher à barrer ce courant d'importations qui attirer, l'or et le travail de ce pays au dehors pour y trouver les placements et l'emploi que notre système fiscal le met dans l'impossibilité de trouver chez nous?

"La richesse d'une nation réside dans le travail de son peuple; le trafic le plus important et le plus rémunérateur est le trafic à l'intérieur. Nous essayons de conserver cette richesse et ce trafic, tandis que vous *Mes* en train de les détruire.

"L'expérience nous a appris (ce à quoi l'*Economist* n'est pas encore arrivé) qu'une nation qui frappe des droits à l'importation ne les paie pas toujours, vu que la "pertipn que nous avions à en "payer était entièrement réglementée "par la concurrence que nous avions à "supporter".

Il n'est pas une phrase, pas une proposition de cette lettre qui ne mérite d'être méditée.

Et d'abord M. Hibbert constate que l'Angleterre importe pour 62,215,000 livres sterling (plus d'un milliard et demi de francs) de produits étrangers *qu'elle pourrait produire elle-même*, et il demande si ce serait poursuivre un but néfaste que de barrer le chemin à ces importations qui attirent l'or et le travail du pays au dehors? Et il ne le pense pas, car il affirme que la principale richesse d'une nation réside dans son trafic intérieur. Et c'est pourquoi il veut conserver cette richesse que les libre-échangistes sont en train de détruire.

Est-ce que jamais protectionniste français a écrit un acte d'accusation plus virulent contre le libre-échange que celui que vient de formuler ce membre de la chambre de commerce de Manchester, compatriote de Cobden?

Ce n'est pas tout. Il soutient que le droit de douane, contrairement à l'affirmation des doctrinaires, ne pèse pas nécessairement sur le consommateur, attendu que la proportion dans laquelle le produit à payer est entièrement réglementée par la concurrence. Et M. Hibbert va jusqu'à affirmer "que l'imposition, sur produits étrangers, d'un droit à l'importation, bien que considérable, n'aurait aucune influence sur le mouvement commercial de l'Angleterre.

"Il faut, dit-il, et en tout cas, essayer. Si nous réussissons, ce sera au plus grand bénéfice de la Grande-Bretagne et à celui de l'Irlande. S'il n'en est pas ainsi, nous trouverons un refuge dans le remède cher aux libre-échangistes,—dans l'émigration!"

C'est sur ce sarcasme cruel que M. Hibbert termine sa remarquable lettre. Elle contient un certain nombre de propositions qu'on peut résumer ainsi :

1. L'importation, par grandes quantités, de marchandises étrangères dans un pays qui produit des marchandises similaires peut être une cause de ruine pour ce pays. Donc, condamnation de la concurrence étrangère.

2. Ce qu'une nation doit surtout préserver, c'est le travail de son peuple et son marché intérieur, plus rémunérateur que le trafic extérieur. Donc, l'exportation relégée au second plan.

3. Les droits de douane ne pèsent pas toujours sur le consommateur: dans le pays qui les perçoit, la concurrence extérieure et intérieure réglemente ce que le producteur et le consommateur ont à en supporter.

Nous pensons que ces propositions, émises par un étranger, un Anglais, par un membre de la chambre de commerce de Manchester, et ratifiées implicitement par cette chambre, revêtent une importance considérable et révèlent une situation qu'il serait, pour la France, dangereux de méconnaître.

Il n'est pas une de ces propositions qui n'aille à l'encontre des axiomes de cette école de Manchester qu'ont propagés nos économistes. Et ce qu'il y a d'étrange, c'est que la réfutation vient de Manchester même.

Nous croyons qu'il est utile, dans les circonstances où nous sommes, de suivre de près cette évolution économique qui s'accomplit en Angleterre. Elle marque une phase nouvelle et présente des symptômes d'une gravité qui n'échappera à personne, et il peut en sortir des conséquences qu'il importe d'envisager dès maintenant, si nous voulons nous mettre en garde contre des surprises périlleuses. C'est pourquoi nous avons appelé l'attention de qui de droit sur la direction apportée aux idées économiques par ce que nous nous permettrons de nommer: la nouvelle école de Manchester.

(Correspondance de "l'Abeille.")

New York, 12 février 1889.

Messieurs les Editeurs,

Jadis, lorsqu'un Louisianais arrivait à New York, on le saluait invariablement par ce point d'interrogation : "La fièvre-jaune règne-t-elle encore chez vous?" A l'heure qu'il est, la question a changé; on lui demande: "A-t-on nettoyée vos rues?"

Et l'honnête Louisianais, plein de respect pour ses dieux lares, mais qui ne veut pas transiger avec sa conscience, se sent mal à l'aise dans sa réponse.

En ce qui a trait à nos rues, le mot propre ne peut lui venir à l'esprit; il prend le parti de biaiser; il s'en tire, croit s'en tirer par une périphrase ayant pour mission de gazer la vérité, sans aller jusqu'au mensonge; mais la tâche est délicate, et notre compatriote, qui voit le péril, change brusquement de conversation. Le plus souvent, cette gymnastique est accueillie par un sourire.

On demande également si l'hôtel colossal, dont nous avons rêvé l'érection, prend une forme tangible; et l'on exprime l'espoir que cet édifice remarquable, que l'on n'entrevoit encore que dans les brumes du Mississipi, ne restera pas—comme le dirait-je?—à l'état de simple château.... en Espagne.

Notre question d'écoles publiques préoccupe aussi quelques bons esprits.—"Vous appelez l'immigration, observait un yankee intelligent; mais il ne faut pas oublier qu'après les terres fertiles, qui ne vous manquent point, l'école et l'église sont les deux principaux facteurs de toute colonisation. Il ne peut exister d'agglomération humaine sérieuse, respectable et prospère, sans ces deux éléments essentiels de la vie civilisée. L'immigrant en famille—le seul bon—ne sépare jamais de l'idée de bien-être matériel, l'éducation intellectuelle et morale de ses enfants. Cette question, d'où dépend le développement de votre population agricole et la prospérité de votre commerce, aura fait un pas de géant lorsque, dans vos districts ruraux, vous aurez résolu le problème si intéressant de l'instruction gratuite. C'est ainsi que nous procédons dans le Grand Ouest, et vous savez avec quels résultats."

Comme vous le voyez, nos journaux ne restent pas, au dehors, sans échos; car c'est à leurs articles, reproduits ou commentés par la presse du Nord, que nous sommes redevables des remarques recueillies à votre intention.

Parmi ceux qui s'informaient avec le plus d'intérêt de notre situation, il convient de distinguer un New yorkais, négociant doublé d'un homme du monde, qui connaît la Louisiane, qui l'aime et croit à son avenir.

—On commence à se rappeler, par ici, disait-il, que la Louisiana, comme tous les autres Etats du Sud, fait partie de l'Union, et qu'à ce titre, elle a droit à toute notre sollicitude. Aider-vous, le reste du pays vous aidera. On ne peut laisser dépérir un membre sans que tout le corps en souffre.

Je figure, ajouta-t-il, au nombre des visiteurs habituels de votre carnaval. Vous m'y verrez encore cette année, avec quelques milliers de mes concitoyens. Nous serons fidèles au rendez-vous que nous donne, chaque année, votre gaîté, que nos tristes puritains tiennent pour folle, mais qui nous paraît intelligente, et surtout aimable. On pourrait ajouter qu'elle revêt, dans ses manifestations, un caractère artistique qu'on a vainement essayé d'atteindre dans nos régions.

Et puis, l'on n'est pas plus hospitalier que les Louisianais. Ils ont le cœur chaud comme leur climat et le visage souriant comme leur belle nature semi-tropicale. Nous retrouvons dans les "faronches rebelles" d'autan les plus sociables des hommes. A leurs façons sympathiques, à leur accueil d'une si parfaite cordialité, on ne soupçonnerait pas l'héroïsme qu'ils ont montré sur nos champs de bataille, si l'on ne savait qu'ils descendent presque tous d'une race aussi courtoise que brave. (Ici, votre correspondant s'inclina.)

Notre amit reprit : —Vos effluves printanières au sein de l'hiver ont aussi pour l'habitant du Nord un charme captivant. Quelque grande que soit la foule de vos visiteurs, je suis toujours surpris qu'elle ne le soit pas davantage. Vos orangers qui bourgeonnent et vos jardins en fleurs, au milieu de février, forment un contraste joyeux avec nos champs couverts de neige ou de verglas.

Et ce n'est pas tout, continuait-il. Lorsqu'on a ses entrées dans la bonne société louisianaise, on y trouve—je vous le dis sans flatterie—des femmes attrayantes, moins jalouses d'étaler leurs diamants, que de montrer les grâces de leur caractère et les raffinements de leur éducation. C'est encore une façon de briller qui vaut bien l'autre. Mais cette élégante simplicité est peu contagieuse dans le reste du pays—particulièrement à New York, la ville des millionnaires.

Ce qui distingue surtout vos salons de ceux du Nord, c'est que l'on y parle peu d'affaires. Chaque invité, en y pénétrant, a laissé au vestiaire, avec son parapluie et son couvre-chef, ses préoccupations financières ou commerciales. L'on n'y songe qu'à se rendre agréable les uns aux autres. Les conversations, toujours enjouées, jamais ennuyeuses, sont souvent émaillées de saillies délicates qui rappellent des souvenirs d'outre-mer. On en sort enchanté de tout le monde et content de soi, parce qu'on a délicieusement vécu sa soirée.....On voit que la France a passé par là, (Ici, nouvelle inclinaison de votre correspondant) et ce parfum exotique n'est pas ce qui m'en plaît le moins. Cela me change. Peut-être aussi Paris a-t-il un peu déteint sur moi.

Voilà, termina-t-il, les impressions que m'ont laissées mes courtes visites à la Nouvelle-Orléans. Le séjour doit en être également agréable à tous mes concitoyens, sans doute. S'il y a des ombres au tableau, elles ne peuvent provenir que de votre éclairage insuffisant (pardon de la coïncidence) et de la propreté douteuse de vos chaussées. Un coup de balai, des lampes électriques qui remplissent, la nuit, un peu plus consciencieusement leur devoir, et le touriste n'aura plus grand'chose à vous demander, si ce n'est, peut-être, des trottoirs mieux nivelés.

Agréez, Messieurs les Editeurs, etc.

F. T.

Ceux qui souffrent d'un sang corrompu et vicié, peuvent prendre en toute confiance la Salsaparille d'Ayer, guérison sûre.

LOUISIANE.

La *Revue*, Markaville, paroisse Avoyelles, du 9 février :

Tous ceux qui ont voyagé, de notre localité à un point quelconque de la paroisse, ont à se plaindre du terrible état des chemins, soit dans la prairie, soit le long des bayous. Nous croyons, fermement, qu'il est possible de maintenir nos chemins, pendant toute l'année, dans un état tel, qu'il soit toujours possible de les parcourir sans obstacle ni accidant si toutefois nos syndics s'en occupent à temps. Chaque ward de juri de police est divisé en districts de chemins, qui varient de 18 à 25. Presque chaque syndic des dits chemins a, sous ses ordres, un nombre d'hommes suffisant pour tenir les chemins dont il a charge en bon ordre, en travaillant les 12 jours, requis par la loi. Malheureusement, on ne se conforme pas à la loi. Quelques-uns d'entr'eux ne travaillent que fort peu de jours, pendant toute l'année. Il en résulte que quand l'hiver arrive, nos chemins sont détestables. Tous les jours et de tous les côtés, on se plaint, on réclame, mais la masse a fini par s'y accoutumer et regarde le mal à peu près comme sans remède. Que le juri de police mette donc, une bonne fois, la loi en vigueur, qu'il force les syndics à faire leur devoir, et nous vous parions un bon cigare que les voies seront bien vite en bon état et resteront ainsi toute l'année.

—On nous écrit, de Bordelonville :

Les steamers *Alto* et *Minnie* ont commencé le trafic sur le Bayou des Glaises.

Si l'on en juge par la quantité de coton qu'ils transportent, ils doivent faire de bonnes affaires.

L'eau monte rapidement dans les marais et le bayou, et la population commence à en retirer le bénéfi.

On a fait beaucoup de salaisons de viandes dans notre voisinage, cette année. La population s'est aperçue qu'elle pouvait faire elle-même ses viandes conservées, chez elle, à meilleur marché que de les faire venir d'ailleurs, de l'Ouest.

M. Rémi Bordelon, qui revient d'Eola, nous dit que les chemins sont impraticables.

—La plupart des fermiers ont commencé à labourer, en vue de semer le maïs, bien que le temps ait été on ne peut plus défavorable aux travaux de ferme, mais les bras manquent dans nos environs; ils sont très recherchés.

—Le capt. Creath a donné une grande impulsion au trafic de la graine de coton. Le remorqueur *Luella* ne payait que $8,00 la tonne; le capt. Creath a élevé le prix à $10. J'apprends que le capitaine du *Luella* a fait semaine à la Cie qu'il représente la situation des affaires. Les marchands et les planteurs de Cottonport ont, il y a quelques jours, adopté une résolution de ne pas livrer leur graine à moins de $11.

—Nous n'avons pas eu un seul jour de soleil, depuis deux semaines; aussi le sol sèche-t-il lentement.

—Le steamer Alto, un très joli bâteau plus long de 25 pieds que le Hornet, capitaine Geo. Creath, est arrivé samedi; il est reparti, dimanche, avec un bon chargement et une longue liste de passagers.

Le Luella est arrivé, hier, remorquant plusieurs barges; il avait remonté le Bayou Rouge jusqu'à Cottonport.

Le *Méridional*, Abbeville, paroisse Vermilion, du 9 février :

Nous recevons, à chaque instant, des lettres qui nous demandent des renseignement, sur la partie de l'Etat que nous habitons. Nous ne pouvons que répéter ce que nous avons déjà dit: si la Louisiane était mieux connue, elle serait bien vite peuplée. A ceux qui voudraient s'établir dans le Sud, nous devons déclarer qu'ils ne trouveraient, nulle part, un pays plus productif que le nôtre. Après avoir traversé la jolie contrée du Teche, la première chose qui frappe le regard du voyageur, ce sont des prairies ondulées comme les vagues de l'Océan, et qui le conduisent à de riches vallées. De ci, de là, vous apercevez des vergers, des bois, jeunes et vigoureux, des paysages à souhait pour le plaisir de l'artiste, au milieu de terres fertiles. Dans les prairies, on peut élever admirablement les animaux. Une autre qualité tout à fait exceptionnelle de ces prairies, c'est la salubrité parfaite. On y produit d'excellents bestiaux, chevaux et mulets. Les prairies plus élevées sont plus propres à l'élevage de la race ovine.

Les terres produisent le coton, le maïs, la canne et les céréales de toute sorte. La vigne y vient également bien; on y récolte toute espèce de fruits. Nos forêts sont propres à l'élevage du cochon, et nos cours d'eau abondent en poisson.

La paroisse Vermilion est, tout-à-fait, le pays où doivent venir s'installer les personnes, ayant des moyens limités et voulant établir une ferme ou un petit magasin, ou une petite fabrique. On trouve chez nous les mêmes avantages qu'aux Attakapas.

La population est, d'ailleurs, hospitalière et fière de bien accueillir tous ceux qui viennent s'établir au milieu d'elle.

La *Weekly Louisiana Review* :

La population de la paroisse De Soto est très anxieuse d'établir une filature à Mansfield on dans les environs; elle a déjà souscrit $30,000. Le capital est fixé à $150,000, mais les travaux commenceront, dès que $50,000 auront été souscrits.

—En un jour, la population de Grand Cane a souscrit $10,000, également pour l'établissement d'une filature.

A Mansfield, il avait été souscrit $30,000 en deux heures; on aura, bientôt, obtenu le chiffre requis pour commencer l'entreprise.

Le *South*, d'Iberville, publie un tableau exposant la quantité de sucre récolté sur les habitations de la paroisse.

Le tableau varie de 9 à 3,000 boucauts, qui est le chiffre de l'habitation St-Louis, à M. E. J. Gay. Quatre autres habitations ont donné plus de 1000 boucauts; ce sont celles de MM. Zuberbier et Behan, (Granada) 1100; S. W. Rushs (Old Hickory) 1000; James A. Ware, (Belle Grove) 1300; Adolphe Meyer (Anandale) 1200.

—Le *Caligraph*, de Ruston, dit : Notre localité est toute en mouvement; elle se prépare à la grande Convention. On voit, tous les jours, les voitures de la campagne sortir de la localité, chargées de graine de coton, dont les fermiers font un excellent engrais.

Les constructions sont interrompues à Ruston, à cause de la difficulté de se procurer du bois. C'est là un fait qui doit paraître étrange dans un pays tout entouré de magnifiques forêts, mais il nous est aussi difficile de se procurer du bois de construction que si nous n'avions pas un arbre à 100 milles de distance. Ce qu'il nous faut, ce sont des scieries.

Le beau temps que nous avons eu, depuis trois ou quatre semaines, a aiguillonné nos fermiers et, sur quelques propriétés, la charrue est déjà en mouvement.

Le *Caligraph* cite deux navets, récoltés dans la paroisse et dont le premier pesait 18 livres; il avait 8 pieds 1 pouce de circonférence; le plus petit pesait 14 livres.

Les maisons font défaut à Ruston; il faut en construire, le plus et le plus tôt possible.

—Le *Democrat*, de East Carroll, Lake Providence, dit que la levée Ashton, dans cette paroisse, a commencé à céder, il y a six semaines. Depuis cette époque, la distance, de la levée au fleuve, diminue, tous les jours; les voisins en sont alarmés.

Le même journal ajoute que le "Big Injun", le steamer Natchez, qui s'est échoué sur le grand banc de sable, s'en va, tous les jours, en pièces, sous l'action du courant.

—Les planteurs d'East Carroll ont formé entr'eux une association de protection mutuelle contre les entreprises des agents des Etats environnants, qui viennent embaucher leurs travailleurs et les enlever aux habitations où ils sont employés.

Le *Courrier*, Convent P. O., paroisse St-Jacques, du 14 février :

Depuis lundi, nous jouissons du retour du beau temps; il nous est revenu sans froid rigoureux, sans vent désagréable. Sera-t-il de longue durée? Espérons-le, car nous avons déjà assez souffert des temps contraires. Nos chemins ne présentaient à l'œil qu'une vase boueuse, nos champs, en maints endroits, n'étaient que des lacs en miniature; à part le labourage des terres à riz sur quelques habitations, les travaux avaient nécessairement cessé, et pour maint travailleur, la question de se procurer les aliments nécessaires devait être parfois embarrassante. De là, des invasions dans les basses-cours, invasions qu'on nous rapporte de différentes parties de notre paroisse.

—Dans le cinquième et le sixième districts de notre paroisse, les cannes conservées pour plantation sont en bien mauvais état, et un ami nous apprend qu'il sera, en conséquence, contraint de réduire l'étendue de terre qu'il pensait cultiver.

—Le téléphone nous apprend que dans la nuit de mardi à mercredi, la maison de Cour qui venait d'être construite dans la ville de Donalson, paroisse Ascension, a été dévorée par les flammes. On croit que c'est l'œuvre d'un incendiaire.

—Décédé, lundi dernier, 11 février, à l'âge de seize mois, Leonard, fils de Prudent Bourgeois et de Floreska Brignac.

Cake à bon marché.—MM. Sweeney, Miltenberger & Co, 68 rue du Camp, viennent de recevoir une forte consignation de coke de Pittsburg, provenant de l'usine à gaz. Ils vendront ce coke qui est parfaitement frais, au taux minime de 32 1/2 cents le baril, livré. Voir l'annonce.

Loterie de l'Etat de la Louisiane.—M. John M. Varenholt, employé de la banque Métropolitaine déclare dans un avis qu'il signe, avoir été mis, hier, en possession du quart du lot de $5100 gagné au tirage de jeudi dernier, par le billet portant les Nos 4-8-35, et que possédait un déposant de sa banque. La compagnie de la loterie, ajoute M. Varenholt, avec son empressement habituel, a fait droit à la réclamation. L'heureux joueur dont le nom n'est pas révélé, avait payé son bout de papier 25 sous; au bureau de M. C. Wolfarth, Magasine street, 823.

Revue des Deux Mondes.

Livraison du 1er février 1889.

SOMMAIRE

I.—**Les Fiancés de Rudegonde**, deuxième partie, par M. Adrien Chabot.
II.—**Vers Malraux**, par M. Guy de Maupassant.
III.—**La Philosophie de Lamennais.**—I.—**Lamennais Théologien et Théoricien**, par M. Paul Janet, de l'Institut de France.
IV.—**L'Egypte et l'Occupation Anglaise.**—V.—**La Justice et l'Instruction Publique, Conclusion**, par M. Edmond Plauchut.
V.—**Rédaction de Chateaubriand**, par M. Paléologue.
VI.—**La Lutte pour la Présidence aux Etats-Unis**, par M. A. Molinari.
VII.—**Le Peuple d'Israel et son Histoire**, par M. Ferdinand Brunetière.
VIII.—**M. Geffcken et le Journal de l'Empereur Frédéric**, par M. G. Valbert.
IX.—**Chronique de la quinzaine. Histoire politique et littéraire.**
X.—**Le mouvement financier de la quinzaine**
XI.—**Bulletin Bibliographique.**

Pour donner l'appétit, pour activer l'appareil digestif, la Salsapareille d'Ayer est sans rivale.

CONCHITA, LA SŒUR D'EMILIO CASTELAR.—LE RÉSUMÉ DE TOUTES LES TENDRESSES DU CŒUR DE L'ILLUSTRE RÉPUBLICAIN.—Nous ayons déjà parlé de la mort de Mlle Castelar, mais nous ne pouvons résister au désir de reproduire les lignes que consacre un correspondant du *Figaro* à la sœur du grand Espagnol :

"La sœur de Castelar vient de mourir; tout le monde sait à Madrid que cette sœur était pour l'illustre républicain le résumé de toutes les tendresses de son cœur. La Reine-Régente apprend la nouvelle au milieu du bruit de la fête du Roi, entre la grande réception de la cour et le banquet du soir. Elle fait appeler non pas un haut fonctionnaire du palais, mais le président du Conseil lui-même : "Allez dire à M Castelar que j'oublie qu'il est le chef du parti républicain; que je ne vois en lui qu'une gloire nationale, un grand orateur, un artiste sans pareil, et que je prends une part très vive à sa douleur et comme Espagnole et comme souveraine." Depuis que la monarchie existe en Espagne, c'est la première fois que l'on voit cela, et c'est une chose qui compte.

"Elle était bien digne de l'affection générale cette bonne Conchita, comme on appelait à Madrid et dans toute l'Espagne la sœur du grand tribun. Quand j'ai appris qu'elle avait soixante-treize ans, je n'ai pas voulu le croire. C'était une demoiselle très bien conservée, qui aurait pu se marier dans sa jeunesse, car elle fut jolie et très spirituelle, mais qui n'avait jamais voulu quitter son frère dont elle gouvernait la maison. Cette maison aurait été, sans cette femme de premier ordre, le temple du désordre. Castelar ne connaît pas la valeur de l'argent; il est tout à ses livres, à ses discours, à ses grandes créations.

"C'était elle qui surveillait cet intérieur heureux où l'on vit par l'imagination et par le cœur. Chrétienne et catholique comme nulle autre, c'est elle peut-être qui a contribué à faire de ce républicain sincère un homme d'Etat démocratique qui n'effraie pas l'Eglise. Dans les grandes solennités, au table, son salon, ses invitations étaient préparées par elle de la façon la plus habile. On ne concevait pas Castelar sans Conchita, et le vide qu'elle laisse dans la maison ne sera jamais comblé. Dans les débuts de sa carrière politique, Castelar eut un amour qui finit mal :—Je ne me marierai jamais! déclara-t-il après son désappointement.—Ni moi non plus, dit sa sœur. Elle a tenu parole.

"Les dépêches, lettres, visites, que Castelar a reçues en trois jours sont innombrables. L'enterrement de la compagne de sa vie a pris le caractère d'une manifestation nationale. Les ministres et le président de la Chambre marchaient en tête du deuil. Dans le cortège, composé de toutes les classes de la société, l'aristocratie, représentée par les ducs de Fernan-Nuñez, d'Albe et de Sardoal, le comte de Morphy, secrétaire de la reine, le marquis de Sierra-Bullones, aide de camp de Sa Majesté, marchaient aux côtés des commissions républicaines et des ouvriers. Plus de cinq cents voitures suivaient. Quoique républicain, c'est l'ami de quelques rois et princes étrangers, et après la mort de Victor Hugo il n'y a pas eu en Europe d'homme plus universellement apprécié, toute différence politique à part."

DEUX ENTRÉES DANS LES ORDRES, EN FRANCE.—Le capitaine Le Cornu, récemment revenu du Tonkin, où il s'est brillamment conduit, et qui, en dernier lieu, servait dans le corps du génie au Havre, a envoyé sa démission au ministère de la guerre. Une fois sa démission acceptée, il entrera dans un ordre religieux. Sa connaissance de la langue annamite fait présumer qu'il se destine aux Missions.

M. d'Argenvilliers Saint-Simon, conseiller général du Tarn, est en train de vendre le château qu'il habite dans ce département et il va se rendre chez les moines de Garaison pour faire une retraite d'accoutumance à leur règle. Après quoi il entrera en religion dans cet ordre.

LE FOUET ANGLAIS.—On sait qu'en Angleterre, la peine du fouet a été rétablie pour les cas d'attentats contre les personnes. Aujourd'hui, en raison du manque absolu de sécurité à Londres, les habitants de cette ville signent une pétition en faveur de l'application de la peine du terrible "chat à neuf queues" à tout individu qui s'introduirait dans une maison par escalade.

TO-KALON,
Avis aux familles.
Vins supérieurs de California que l'on trouvera toujours chez M. P. FORGET, 150 rue Royale, entre St-Pierre et Toulouse, surtout le célèbre vin de M. Crabb.
4 oct—an 17 fév

AVIS.

En se présentant au Consulat Suisse, la veuve CATERINA LAFRANCA-CUMIO et ses enfants y recevront des nouvelles à leur avantage.
16fév—1f PP

Avis.

$5,100. Nouvelle-Orléans, 15 février, 1889.

Le soussigné certifie qu'il avait en recouvrement le quart du billet de combinaison Nos 4—8—35, classe 139, de la Loterie de l'Etat la Louisiane, qui a gagné le Premier Gros Lot de Cinq Mille Cent Piastres, le jeudi, 14 février 1889, le dit billet ayant coûté la somme de vingt-cinq sous au bureau de C. Wolfarth, 823 rue Magazine et que le montant en a été promptement payé sur présentation du billet au bureau de la compagnie.

JOHN M. VARENHOLT,
Courrier de la Metropolitan Bank.
16 fév—1f PP

L'Hon. C. Edwards Lester
Ancien Consul des États-Unis d'Amérique en Italie, Auteur, etc., écrit ce qui suit :
[New-York, le 1er Août 1886.
122 E. 27th st.
Au Dr. J. C. AYER & Co., Lowell, Mass.,
Messieurs :—Un sentiment de gratitude et le désir de rendre service au public m'engagent à faire l'exposé des faits suivants :
Ma carrière au collége, à New-Haven, fut interrompue par un rhume tellement sérieux et qui m'affaiblit tant, que, pendant dix ans j'ai eu à combattre pour garder ma vie sauve. L'Hémorragie des passages bronchiques était le résultat de presque chaque effort nécessaire pour expectorer. Pendant des années j'ai été entre les mains des plus habiles praticiens sans que cela servît à rien. Enfin j'entendis parler du
Pectoral-Cerise d'Ayer,
Dont je fis usage (modérément et à petites doses) au premier retour de rhume ou de mal dans la poitrine, et chaque fois, invariablement, je fus soulagé. Ceci se passait il y a 25 ans. Avec toutes sortes de changements, dans toutes sortes de climats, je n'ai jamais, jusqu'à ce jour, eu aucun rhume ni aucune affection de la gorge ou des poumons, qui aient résisté au Pectoral-Cerise d'Ayer dans les 24 heures. Il va sans dire que je n'ai jamais été sans ce remède dans toutes mes expéditions et mes voyages. D'après mes propres observations, il a donné du soulagement à un grand nombre de personnes; dans les cas aigus d'inflammation pulmonaire, tels que le croup et la diphthérie chez les enfants, la vie a été sauvée grâce à ses effets. Je recommande son usage en légères doses mais fréquentes. Proprement administré, suivant vos indications, c'est un
Bienfait Sans Prix
Dans n'importe quelle maison. J'en parle avec enthousiasme parce que j'en ai reçu les bénéfices. J'ai connu beaucoup de cas apparemment crus bronchites et toux, avec perte de la voix, particulièrement parmi les membres du clergé et autres orateurs publics, parfaitement guéris par cette médecine. A vous fidèlement,
C. EDWARDS LESTER.
Ayer's Cherry Pectoral,
Préparé par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Vendu par tous les Pharmaciens et Marchands de Médecines.

Avis aux Consommateurs
—DE—
BIÈRE LAGER.
Les Brasseries ci-dessous nommées, faisant leurs affaires en la ville de la Nouvelle-Orléans, s'engagent ici à ne pas vendre leurs bières, à partir du LUNDI, 18 février, à moins de neuf dollars ($9) le baril.
De plus, elles s'engagent sur l'honneur à ne plus autoriser leurs collecteurs et leurs charretiers à dépenser de l'argent, à ne plus avoir d'entrepôts, (beer depots) et à ne plus livrer leurs bières sur des ordres transmis, parce que l'on est convenu d'appeler des téléphone wagons.
Plutôt que de permettre à nos employés de dépenser de l'argent, nous allouerons à nos clients un escompte de (5) cinq pour cent sur tout paiement au comptant.
Southern Brewing Company.
Louisiana Brewing Company.
Weckerling Brewing Company.
Pelican Brewing Company.
Lafayette Biewing Company.
Crescent City Brewing Company.
Anheuser-Bush Brewing Association.
Christ Morlein Brewing Company.
Jos. Schlitz Brewing Company.
16fév—3f

COKE!
Livré à $2 1/2c. le baril.
Venant de recevoir une forte consignation de la meilleure qualité de
COKE PITTSBURG DE GAZ.
Nous sommes en mesure de remplir toutes commandes qui nous seront adressées au taux minime ci-dessus.
C'est un stock nouveau—Non du coke vieilli.
Sweeney, Miltenberger & Co.
16 fév—7f 68 rue du Camp.

COKE. COKE.
La meilleure qualité de "Gas Coke" de Pittsburg à (30) trente sous le baril livré, en quantités voulues.
THOS. FAWCETT & SONS,
16 rue Poydras.
10fév—7f PP.

Nouvelle découverte en Photographie,
—PAR—
LILIENTHAL.
LA DERNIÈRE INVENTION!
Photographies prises pendant la nuit.
Au moyen de la lumière artificielle la plus puissante et la plus efficace connue dans le monde scientifique.
MAGNIFIQUES RÉSULTATS OBTENUS.
Ce nouveau procédé s'applique particulièrement aux vues que l'on désire prendre de l'intérieur des Eglises, des résidences et des théâtres, etc. Les assemblées de réception, les soirées de noces, les soupers, les fêtes costumées, tout cela est pris avec un succès merveilleux et une étonnante exactitude de détails.
On reproduit avec une perfection saisissante, par ce procédé, les vieux portraits à moitié effacés que l'on ne saurait rétablir avec la lumière du jour.
Les ateliers sont ouverts tous les jours.
LILIENTHAL & BURELL,
PHOTOGRAPHES.
137 rue du Canal.
13 fév—

Bureau de la compagnie du chemin de fer d'Orléans, coin White et Laharpe—Nouvelle-Orléans, 12 février 1889.—A l'élection annuelle tenue le 11 du courant, les messieurs suivants ont été élus directeurs pour la présente année :
H. LARQUIÉ, S. HERNSHEIM,
B. BEOUBAY, F. EMMONS,
G. ESNARD, R. VIOSCA,
P. ADER.
A une réunion régulière du Conseil de Direction, tenue le 11 février, 1889, M. H. LARQUIÉ a été réélu à l'unanimité président et M. P. COUGOT, secrétaire.
P. COUGOT,
Secrétaire.
13 fév—5f

TROIS CÉLÈBRES
MACHINES A COUDRE.
La nouvelle machine automatique Singer [El simple]. Elle court d'un trait
Le New Singer Vibrator. Plus moderne, fonctionnant plus facilement et plus simple que toutes les autres.
Le New Singer Osc